

I

Un éclair blanc et la terreur, oh la terreur, immédiate, poignante et décuplée dans la fleur cauchemardesque d'un souvenir qui ne sait pas encore qu'il n'est qu'un souvenir et ressuscite comme si c'était la première fois, l'autre fois, l'unique, l'épouvante de cette épée surgie on ne sait d'où et dont la pointe lui transperce le cœur.

Et puis non, la fleur s'épanouit, se partage en mille pétales et, les découvrant, sépare l'hier de l'aujourd'hui, le cauchemar de la réalité, la blancheur éclatante du drap et l'aveuglante blancheur de l'éclair imaginaire puis, quand ses yeux sont parfaitement ouverts, le souvenir déjà pâli de la douleur tant redoutée et la faiblesse présente, omniprésente et retrouvée.

Lourde, flasque, celle-ci l'immobilise de la tête aux pieds et jusqu'au bout des doigts comme une gangue gigantesque, un interdit contre lequel ses forces d'antan ne cherchent même plus à protester, puisque cette autre, omnipotente, semble en avoir sucé jusqu'à la dernière parcelle dans son corps étendu sur un lit vers lequel descendent, telles deux

minces stalactites translucides, des tuyaux qui terminent leur course dans les veines de ses bras.

Échoué là, en somme, comme l'enfant hurlant d'épouvante au fond de sa corbeille d'osier emportée dans le fracas du courant puis miraculeusement rejetée par le fleuve sur la rive paisible d'une anse ensoleillée. Oui, tel cet enfant de la Bible dont il cherche un instant et en vain le nom : réchappé et échoué là, dans une chambre d'hôpital, par un bel après-midi de juillet.

Et alors, grand-mère, qu'est-il arrivé au nouveau-né ? Mais ça, la suite de l'histoire, il l'a oubliée ; et la voix, le visage de l'aïeule avec. Pourtant il est certain que c'est elle qui lui a raconté cette histoire et la lui a racontée en entier. Qui d'autre aurait eu la connaissance nécessaire, outre le loisir, pour semer dans sa cervelle d'enfant cette graine tirée de la Bible et qui, en ce jour d'été et d'épuisement, vient de se frayer un chemin jusqu'à sa conscience, à travers un demi-siècle d'oubli ?

Comme si tout était là, pense-t-il soudain. Comme si tout, même le plus lointain, le plus enfoui, le plus innocent devait être là et l'était, fût-ce sous la forme d'un fil de la Vierge et un fil si fragile qu'une once d'inattention, une mouche entrant dans cette chambre ou un bâillement suffiraient à le briser. De l'origine à maintenant, pense-t-il de nouveau. De ce présent d'homme de cinquante-cinq ans terrassé par une crise cardiaque à ce commencement si ancien et – pour lui qui ne s'est jamais retourné sur sa petite enfance avant cette minute – si étranger que sa mémoire n'a conservé qu'une miette de l'histoire alors entendue, à peine plus au sujet de celle qui l'a racontée, et encore moins de la circonstance et du lieu où cela s'est produit. Car cette maison, où lui-même était né et avait vécu jusqu'à sa cinquième année, ils l'avaient tous quittée du jour au lendemain, y compris la

grand-mère qui avait accepté de déménager mais uniquement pour aller au cimetière, et eux – parents, enfant, chien, lapins, volaille – transbahutant tout leur barda domestique jusqu'à l'autre bout du département, où ils s'étaient installés dans une nouvelle ferme.

Non, rien, murmure l'homme, étonné de l'insondable obscurité qui lui dérobe ses premières années, rien de plus que le souvenir d'une histoire oubliée et pourtant juste assez, ou alors juste ce qu'il faut pour que l'enfant du commencement soit là et que je puisse, entre lui et moi, tirer un trait, relier le germe, le brimborion de quelque chose à ce quelque chose ou, si l'on veut, ce quelqu'un que je suis devenu et qui, pour l'heure, est étendu sur un lit d'hôpital, impuisant, vulnérable et perdu comme le nourrisson de la Bible.

« Mais pour quoi faire, grand-mère ? », et ses lèvres se prennent à trembler d'angoisse.

Plus tard, Roch se réveilla de nouveau : il faisait nuit. Dans l'après-midi sa femme était venue le voir mais ils avaient à peine parlé. Dès les premiers mots échangés, la première question et la première réponse, ô combien anodines pourtant, il s'était énervé. Alors elle s'était tue et lui aussi. Ne lui avait-on pas recommandé de ne pas s'agiter, de ne penser à rien, se soucier d'une unique chose : se reposer.

Mais bon Dieu ! comment fait-on pour se reposer quand on ne sait même pas ce que ce mot signifie parce que les bêtes vous appellent, et la terre, depuis cinquante ans, vu que, dès sa cinquième année, dès ce nouveau fermage à l'autre bout du département il avait aidé aux champs, à l'étable et au poulailler, aidé quand après l'école d'autres de son âge gribouillaient des lettres à la craie sur une ardoise ou s'en allaient jouer, aidé sans qu'on l'y forçât ou le lui demandât, aidé pour son seul plaisir, ou plus exactement sa seule nécessité, aidé et appris comme un enfant mange

et grandit apparemment sans autre but que de manger et de grandir, jusqu'au jour où, pour la première fois, il avait entendu parler du Domaine d'Estère et s'était dit, non pas *voilà ce que je ferai de moi et de ma vie!* ni même *c'est cela, oui, très exactement cela!* usant de moins de mots encore pour s'avouer qu'il venait de croiser son destin et de le reconnaître, car tel un ruisseau qui ne peut manquer de se gonfler de toutes les pluies, il n'avait cessé de courir à sa rencontre depuis que les siens s'étaient installés dans cette petite vallée aux confins de l'Orne. Alors, en sa treizième année, lorsque le Domaine était devenu un objet de scandale pour bon nombre et un sujet de commérage pour tous, il y avait déjà un bon bout de temps que de l'école ou de chez lui, du maigre pâturage loué par son père ou des chemins environnants, il avait sous les yeux à longueur de journée ce destin qu'il ne lui restait plus qu'à nommer, et il n'avait même pas eu besoin de se dire mais simplement écouter, écouter cette histoire qui faisait tant jaser et allait nourrir sa vie pendant près d'un demi-siècle, après avoir évincé celle racontée par son aïeule.

Brusquement alarmée par l'expression de son visage, sa femme s'était écriée :

– Roch, à quoi penses-tu ? Tu sais ce qu'a dit le médecin !

– Oui, je sais, avait-il répliqué avec humeur. Mais, bon Dieu ! comment fait-on pour se reposer quand...

– Ah, Roch, il faudra bien pourtant que tu te...

Elle n'avait pas achevé. Sous le regard qu'il lui avait jeté, elle avait rattrapé ce mot qu'elle s'apprêtait à lui lancer comme un ver au bout d'une ligne et, ce mot, elle l'avait renfoncé en elle, au plus profond, renfermé dans ce cofret d'ombre, de secret et de silence d'où, quelques jours auparavant, elle l'avait extrait à son intention avec mille précautions.

Avec elle, ou plutôt derrière elle, puisque debout contre la chaise sur laquelle elle était assise (pour quoi faire ? se donner une contenance ? garder ses distances ? laisser entendre qu'il était sinon de son côté à elle du moins à ses côtés comme il l'avait toujours été ? s'était demandé Roch, avant de remarquer qu'il n'y avait pas d'autre chaise dans la chambre et que, par conséquent, à moins de déambuler à travers la pièce ou de s'asseoir sur le lit au risque de le gêner, il ne pouvait que se tenir là, dans son dos à elle, les deux mains posées sur le haut de cet unique siège disponible et occupé) – Bernard, leur fils aîné.

Mais dans cette chambre à présent enténébrée, dont la fenêtre est bouclée et le store soigneusement baissé, bien qu'il ait demandé à plusieurs reprises qu'on laisse la première entrouverte et le second relevé, dans cette chambre noire où ne pénètrent ni un souffle d'air ni un rayon de lune, et encore moins le coassement familier d'un crapaud ou le hululement d'une chouette, dans ce caisson en marge de la vie diurne et retranché de la nuit même car enchâssé dans un vaste bâtiment qui secrète vingt-quatre heures sur vingt-quatre ses propres bruits indéchiffrables, ses propres odeurs tenaces et, si besoin est, sa propre lumière aveuglante, Roch écarte avec impatience le souvenir de ce fils aîné qu'il n'appelle plus que le « Libraire » depuis des années, puisqu'il l'est, libraire, « Neuf et occasion », dans une rue piétonne de Caen. Et il en est encore à murmurer : Faudra dire à Suzanne que, en dehors d'elle, je ne veux pas d'autre visite... lorsque soudain la détresse le submerge, parce que c'est moins ce jeune homme aux longs doigts jaunis de nicotine qu'il voudrait chasser de son esprit que la femme assise devant lui, cette femme dévorée d'inquiétude et dont la bouche s'entrouvre sur un mot qu'elle ravale en toute hâte lorsqu'elle croise son regard, mais qui, ce mot,

à chacune de ses visites renaît sur ses lèvres. Alors, dans le sommeil où il glisse de nouveau, il gémit, outré et suppliant : Comment peuvent-ils, elle et son médecin, exiger que je me RÉSIGNE ! tandis qu'il s'avance en songe vers la crevasse ouverte dans sa vie une semaine plus tôt, et que, faute de pouvoir l'enjamber ou seulement imaginer un moyen lui permettant de le faire, il va et vient sur cette limite extrême de son présent, ce 20 juillet au cours duquel son cœur a été saisi d'un monstrueux hoquet. Puis, dans l'immense, l'infinie solitude de ce rêve, il aperçoit, venant à sa rencontre, un homme dont la silhouette, la démarche, l'assurance lui sont étonnamment familières et, bientôt, il comprend que cet homme n'est autre que lui-même, mais un lui-même qui ne sait pas encore et ne se doute de rien, un lui-même dont la force hors du commun, l'opiniâtreté et la pleine maturité marchent cependant vers la crevasse ouverte. Et il regarde, fasciné, s'accomplir de minute en minute ce que cet autre ignore, et il découvre, effaré, les signes annonciateurs que ce double aveugle n'a pas pu, voulu ou su remarquer. Et puis il est de nouveau devant la crevasse, cette crevasse dans laquelle il est tombé et d'où on l'a remonté, par la peau du cou repêché, *in extremis* sauvé : mais pour quoi faire, bon Dieu, puisqu'il sera obligé de quitter le Domaine ! Alors demeurer là, assis face au gouffre jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé qu'il est incapable de l'enjamber, jusqu'à ce qu'il soit écœuré de tourner en rond, ressasser son passé, jusqu'à ce qu'il en ait marre de simplement survivre, de simplement durer, et donc, comme un vieillard sournois se plaisant à tromper la vigilance des siens, s'avancer millimètre par millimètre vers ce gouffre pour s'y laisser glisser une deuxième fois, une dernière fois y tomber... Mais soudain, avec l'insouciance incroyable, la désinvolture inouïe, l'effronterie des rêves qui se moquent complètement que vous les preniez ou non au

sérieux, voilà que dans son rêve apparaît un renard, roux comme la flamme, vif comme le feu, qui bondit au pied de son lit et durant trente secondes le regarde droit dans les yeux, puis redescend de l'autre côté, se glisse entre ses paupières fermées et disparaît dans le mince, si mince filet de lumière qui ronge la ténébreuse barrière du volet baissé.

– Eh bien, c'est aujourd'hui qu'on sort, c'est aujourd'hui qu'on rentre chez soi?

– Oui, répond Roch un peu au hasard, encore incertain de la réalité.

– Et on n'est pas plus content que ça?

– Si, fait-il avec un soupir, parce qu'il n'a jamais compris pourquoi cette infirmière parle si haut lorsqu'elle s'adresse aux pensionnaires de cette maison de repos.

– Faudra être raisonnable, hein, reprend la femme en relevant le store, faudra bien prendre ses médicaments, ne pas se surmener, ne pas faire d'effort inconsidéré!

– Oui, dit-il en clignant des yeux à cause de la lumière, et il ajoute : J'ai fait un drôle de rêve...

II

En ce 20 juillet 1980, sur le coup de onze heures, Roch était donc descendu au bourg. Comme chaque jour il s'était levé à l'aube et, tout à son travail, n'avait pas vu passer la matinée.

L'hiver avait été sec, le printemps aussi, l'été prenait le même chemin. La Charentonne, dont la vaste boucle enserrait le Domaine à l'est et au nord, était très basse, trois grands pas suffisaient à en franchir le cours. Néanmoins, plus de soixante vaches s'y désaltéraient à leur aise, l'eau était claire, la berge entretenue, les abreuvoirs régulièrement nettoyés.

Roch connaissait sa rivière comme il connaissait chaque centimètre carré de ses terres. Lorsque l'hiver avait été pluvieux, elle grignotait ses rives, découvrait ailleurs d'étroites plages de cailloux, gigotait en s'offrant mille rapides lilliputiens. Rivière enfant, elle prenait sa source cinq kilomètres plus haut, derrière le bourg, et, parvenue au Domaine, folâtrait encore comme un agneau de l'année. Des chênes, des saules, des aulnes se penchaient sur elle et les collines qui l'étreignaient entre leurs mamelons la dissimulaient aux

étrangers. Lors des années sèches, elle rassemblait ses jeunes forces au centre de son lit, se hâtait, paraissait courir plus vite que les truites ou les brochets : Roch l'aimait.

Parfois, et quand bien même ses journées étaient toujours trop courtes pour venir à bout de l'ouvrage quotidien – quant aux vacances, loisirs, repos, il n'en prenait jamais, si ce n'est, harassé, lorsqu'il dormait la nuit dans son lit –, il s'accordait une petite demi-heure pour descendre au confluent.

Au terme de la grande boucle qui la ramenait vers le nord, la Charentonne rencontrait en effet un cours d'eau guère plus épais. Qui se jetait dans l'autre le premier et quel était ce premier ? Qui prenait vraiment le pas ? Personne n'aurait su le dire mais c'était la Charentonne et non la rivière de Touquettes qui, après cette rencontre, poursuivait son chemin. Quarante kilomètres plus loin, entre Beaumont-le-Roger et La Rivière-Thibouville, elle croisait la Risle, se soumettait à cette aînée et son voyage prenait fin. Il n'empêche, de sa source à cet autre confluent, dans lequel elle disparaissait, la Charentonne creusait l'une des plus jolies vallées de la région.

Roch s'avancait jusqu'au bout de la langue de terre en forme de bec de canard, derrière laquelle les eaux se mêlaient. Tour à tour, il observait les deux bras minces encore distincts, puis son regard s'abîmait dans leur union. Une rêverie glissait alors sur son visage, à moins que ce ne fût un étonnement familier, puisque vieux de trente ans, et néanmoins sans cesse renaissant face à ce 2 devenant indissolublement 1.

Roch aimait la Charentonne, mais pas plus que le Domaine. En réalité, il ne lui était si attaché que parce qu'elle appartenait à ce dernier, le servait sans jamais le trahir, quelle que soit la saison, et le délimitait à l'est et au nord avec autant de grâce et de netteté qu'un solide point

de feston. Lorsque sa rêverie s'éteignait de son propre chef, noyée dans le trop grand mystère de cette unité limpide qui s'accomplissait sous ses yeux, il se retournait et, du confluent, passait illico au pâturage du Confluent, tout entier repris et dans la seconde même par une attention presque maniaque tant elle était exigeante.

Ce pâturage de vingt-cinq hectares était non seulement la plus grande pièce de terre du Domaine mais la plus belle. Et peut-être que c'était aussi pour goûter la joie secrète d'une fierté vibrante comme la corde tendue d'un arc que, mains dans les poches et alors qu'il n'avait rien de particulier à y faire, Roch descendait au confluent: se retourner et, d'un coup, découvrir, embrasser, puis considérer longuement ce vaste flanc de colline qui grimpait à l'assaut du ciel et dont l'herbe était si verte qu'elle vous crevait les yeux.

C'était avec ce champ que, trente ans plus tôt, il avait commencé à prendre possession du Domaine. Il l'avait défriché, labouré, fumé, ensemencé, bref, remis en état mètre après mètre et à lui seul, travaillant douze heures par jour comme un forcené. De ses défauts – le terrain, pentu, était orienté au nord et même les matins d'été il n'était pas rare que des bancs de brume le recouvrirent jusqu'à mi-hauteur – il avait fait des qualités. S'il avait épargné trois énormes chênes à coup sûr maintenant centenaires, il avait abattu une vingtaine de pommiers et déraciné leur souche afin que la terre se réchauffât au moindre rayon de soleil. Enfin, il avait aménagé plusieurs abreuvoirs le long de la rivière après en avoir soigneusement nettoyé la berge. Depuis, le pâturage du Confluent était un formidable berceau géant, dans lequel on aurait pu élever de délicats pur-sang sans craindre pour eux le plus petit accident, tant la pente était graduelle, le sol uni, l'herbe en permanence grasse et drue.

Lorsque d'autres, succombant au mirage des céréales,

avaient arraché des haies à tour de bras et dépensé des fortunes en drainage et en engrais, dans l'espoir de transformer leurs pâturages en terre à blé, Roch s'était dit qu'il s'expédierait séance tenante à l'asile et à grands coups de pied dans le train si jamais une telle idiotie, à propos de ces vingt-cinq hectares, lui effleurait l'esprit.

Ici comme ailleurs la pluie traversant la couche d'humus rencontrait très vite une épaisse croûte d'argile ; elle roulait alors jusqu'à la rivière. Pourtant l'inclinaison était suffisante et suffisamment régulière pour que l'eau ne stagnât jamais où que ce fût, en surface comme en profondeur. Le sous-sol argileux conservait la fraîcheur et, combiné à une pente qui semblait calculée au degré près, évacuait naturellement le trop-plein d'eau. L'orientation, qui ralentissait l'évaporation, était le troisième élément de cet équilibre savant. En revanche, lorsque l'année était pingre en précipitations, le pâturage du Confluent absorbait patiemment l'humidité de la rivière, et cette humidité remontait très haut, telle une tache grandissante sur le papier buvard d'un invisible sous-main. Dans les dernières heures de la nuit ou dès le crépuscule, la Charentonne parachevait l'opération en déployant les étranges fantômes mouvants de ses bancs de brume.

Roch examinait ce flanc de colline et se disait que c'était une telle merveille de précision qu'il serait vraiment trop absurde de dédaigner ce qu'il offrait si généreusement pour courir sa chance avec un blé qui ne s'y enracinerait jamais qu'à contrecœur.

Lorsqu'il travaillait sur le Domaine, dans ses étables, son hangar, ses remises, Roch se disait maintes choses. Il avait en outre l'habitude de s'adresser aux bêtes (domestiques ou pas), aux arbres et à la Charentonne, à la terre, au vent et aux nuages qu'il interrogeait, encourageait, sermonnait à mi-voix, c'était selon, ou bien saluait simplement, mais

saluait de toute façon, dans le cas, assez rare, d'un étranger de quelque espèce ou règne que ce soit, rencontré pour la première fois. Ces murmures prolongeaient ou suscitaient ses propres réflexions. Il n'y avait pas lui-même et le reste du monde mais un tout dont il faisait partie, auquel il s'adressait et qui pénétrait sa cervelle comme chez soi. Seul, il l'était à longueur de journée et pourtant ne l'était jamais. Souvent, mi-honteux, mi-amusé, il se disait qu'on ne faisait pas plus bavard. Pourtant il passait pour un homme silencieux et renfermé, ce qu'il était, en effet.

En haut, tout en haut du pâturage du Confluent, tel un jouet posé sur l'horizon lorsqu'on le découvrait depuis le bec de canard ou tout autre point de la rivière, se dressait le hangar mastodonte de la stabulation libre. À sa gauche, et d'autant plus écrasée par cette présence monumentale qu'elle était basse et longue, la ferme s'étirait elle aussi contre l'immensité du ciel. Mais Roch s'arrêtait à peine sur cette maison striée, comme les Peaux-Rouges des lectures enfantines, par le brun régulier de son colombage. L'inspection du pâturage se terminait invariablement par ce hangar qu'il avait lui-même construit et dans lequel tous avaient salué un tour de force.

Maintes raisons nourrissaient donc – et le hangar en était une supplémentaire à moins que son emplacement n'eût été dicté précisément par cette prédilection – la préférence marquée que Roch avait toujours accordée au pâturage du Confluent. Pourtant, s'il lui avait fallu choisir entre cet herbage et le Domaine, il aurait renoncé sans hésiter au premier pour conserver le second.

Le champ de la Dot, le champ de la Charentonne, le pré de l'Épine noire – qui abritait derrière un bosquet de frênes deux bâtiments agricoles dont Roch se servait encore et une ancienne ferme depuis longtemps abandonnée – ainsi que

le pré à la Mare constituaient le reste du Domaine. Ses cent hectares en avaient longtemps fait la plus grande exploitation de la commune.

Séparés par des haies, pâturages et terres cultivées se déployaient en éventail autour d'un centre que soulignaient les frênes, le hangar et la maison où Roch et sa femme avaient eu leurs trois enfants. À l'est et au nord serpentait la Charentonne ; à l'ouest la D 230, à peine moins sinueuse et tout juste plus large que la rivière de Touquettes qui la relayait, longeait la propriété ; au sud, le champ de la Dot occupait tout le haut de la colline en direction du bourg. Telle était, aussi forte que la qualité de la terre ou les généreuses dimensions des parcelles, la séduction du Domaine : harmonieusement distribué entre les points cardinaux, précisément délimité de tous côtés, un et néanmoins multiple, il évoquait une île, un cristal, un univers, même si, étant cela et l'étant si parfaitement, il ne se réduisait pourtant pas à cela.

Car en cherchant bien, se disait Roch, on trouverait certainement et peut-être moins loin qu'on ne l'imaginait une autre exploitation aux caractéristiques comparables et même, qui sait – bien qu'il n'en crût rien –, aux qualités supérieures. Alors quoi, hein, mon vieux ? Et la réponse, murmurée dans le coin le plus secret de son âme, ne variait jamais : ce domaine était le Domaine d'Estère.

L'année où il avait ébahi tout le voisinage en construisant son hangar en un temps record et pratiquement sans aide – les deux ou trois qui, ponctuellement, lui avaient donné un coup de main avaient été si impressionnés par son endurance, son énergie, la rapidité de ses décisions et la précision de ses directives qu'il leur avait semblé être moins acteurs que spectateurs privilégiés dans cette entreprise un rien délirante – Roch avait également stupéfié ceux qui le connaissaient et connaissaient le Domaine en louant, à l'automne,

le champ de Touquettes, ou plus exactement ce qui n'était encore à ce moment-là que la friche du même nom.

Qu'allait-il en faire, qu'en avait-il besoin? N'avait-il pas avec ses cent hectares de quoi éponger un trop-plein inimaginable de force, sinon épuiser la totalité de cette force que l'on savait, certes, hors du commun? Et avait-il oublié, lui à qui il n'était pas rare que l'on demandât conseil, ce qu'était une terre qui ne vaut rien?

Roch n'avait pas oublié. Et quand bien même il eût été victime d'une étrange distraction, la friche de Touquettes, au premier coup d'œil, se serait chargée de lui rappeler ce qu'était un champ dont on ne peut rien tirer. En outre il approchait alors de la cinquantaine et découvrait de jour en jour que sa résistance, dont autrefois les limites pareilles à l'horizon s'abîmaient dans la nuit sans jamais être atteintes, s'émoissait à présent à la tombée du jour, comme si l'invisible frontière, le terme il y a peu encore insoupçonné, se tenait désormais juste derrière le crépuscule. Malgré tout, un matin d'octobre, il avait apposé sa signature au bas des deux pages dactylographiées d'un bail qui le liait pour dix ans.

Lorsque la chose s'était sue, au bourg et dans la vallée, tous avaient attendu de voir ce qu'il ferait de ce champ. Or il n'en avait rien fait, ou du moins rien de plus que n'importe quel pékin qui s'est fait avoir et trime pour tenter de limiter les dégâts. Alors tous avaient pensé que, touché par la folie des grandeurs, ébloui par la réussite du Domaine, Roch était tombé sur la tête. Oui, tous, et Eugène Crulai, notaire à Langles, le premier. Récupérant le contrat que Roch venait de parapher, n'avait-il pas laissé échapper, plus intrigué encore que narquois :

– Cent hectares, on finit par s'y sentir à l'étroit! Puis, brusquement gêné par ce silence qui lui faisait face et n'avait même pas cillé devant son ironie, il avait soupiré : Enfin, si

vous savez ce que vous faites, et si vous êtes toujours dans les petits papiers de Trassard...

Trassard était le directeur de l'agence bancaire la plus importante de Langles. À l'époque, dans ses petits papiers, Roch l'était encore. Crulai, qui ne l'ignorait pas, n'avait rien ajouté. Ce matin-là, Roch avait la tête de quelqu'un qui sait pertinemment ce qu'il fait et ne tient pas à perdre son temps en discussions.

Crulai n'alla pas plus loin, pas même en imagination – il n'avait pas d'imagination – et n'établit donc aucun lien entre ce bail de dix ans et le courrier venu du Canada dont il avait transmis le contenu à Roch, quinze jours auparavant.

Triangle rapporté, appendice tout juste reconnu comme tel à l'ouest du confluent, le champ de Touquettes demeura à la remorque du Domaine. Loin de menacer son unité, il parut au contraire la souligner et ce non seulement parce que la rivière dont il tirait son nom faisait office de ligne de démarcation, mais parce que cette terre cumulait tant de travers, et les conjuguaient si habilement, qu'elle étouffait en son sein la moindre possibilité d'amendement et engloutissait, sans jamais rien restituer en échange, la peine et le temps qu'on lui consacrait. De sorte qu'on eût dit qu'il y avait de la rouerie dans ce champ, et un sombre entêtement à n'être qu'aigre et pauvreté sur lesquelles, dès qu'on tournait le dos, prospéraient ces joncs crapaudines, laïches rousses, bâtons du diable et autres sauvageonnes qui affectionnent l'humide et, en un rien de temps, vous ruinent un pré.

Pourtant, en huit ans, Roch n'avait jamais baissé la garde, laissé le champ de Touquettes à lui-même et à son hargneuse et complaisante médiocrité. Non qu'il ait voulu prouver qu'il pouvait réussir, réaliser un miracle là où tous auraient échoué, il savait trop bien, lorsqu'il avait signé, à qui il avait